

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

16 JANVIER 2014

n° 72



COME FATE INTO THE LIST

G. Dong

Et nox facta est

(Et la nuit fut)

10 juillet 1985.

« Quand la bombe a explosé, j'ai compris qu'on s'y était mal pris. Il était encore sur le bateau. Et on ne le savait pas. »

Ce sont ses mots à lui, Alain Mafart, près de trente ans plus tard.

« Je l'avais posée à même la coque. C'était un dispositif extrêmement discret »

Il raconte ce 10 juillet dans la baie d'Auckland.

« Je ne pensais pas que ce serait aussi rapide. »

Il raconte comment le corps de Fernando Peirera a disparu avec la coque du Rainbow Warrior.

« Je ne pensais pas qu'il y avait encore quelqu'un sur le bateau. »

Il fallait étouffer les contestations contre les essais nucléaires dans le centre d'expérimentations du pacifique. On l'avait choisi lui. Lui et deux autres personnes. Il croyait agir pour le BIEN. Il croyait agir pour la JUSTICE. Il avait accepté aussi par ORGUEIL.

« En travers de ma route. Étoil', cachez vos feux !
Que vos clartés ne voient mes insondables vœux.
Devant la main l'œil cille. Or il va bien falloir
Que soit fait cet acte que l'œil a peur de voir. »

On les avait choisis. Lui, Alain Mafart ; elle, Dominique Prieur. Ils avaient été élus. Lui, nageur de combat, agent de la DGSE comme l'autre femme qui l'accompagnait.

Lui et Elle.

Les faux époux Turenge.

Lui et Elle.

Pliés aux rigueurs de l'exercice et de la discipline.

Raides d'habitudes et de méthodes.

Le 10 juillet 1985 dans la baie d'Auckland, le corps de Fernando Peirera est découvert dans les décombres de l'attentat contre le Rainbow Warrior.

Sur Internet on peut trouver une photo de Fernando Peirera, allongé, en chemise à carreaux, devant sa petite fille, Marelle, qui le prend en photo. Elle a cinq ans. Six ans peut-être. Lui sourit. C'était peu de temps avant qu'il ne s'embarque pour la Nouvelle-Zélande pour y poursuivre son travail de photographe animalier.

« Si vous tapez mon nom sur Internet vous trouverez de vieilles photos du procès »

Le procès du Colonel Alain Mafart.

Et sur la deuxième page des résultats fournis par le moteur de recherche Google, vous trouverez :

Des phoques

Des otaries

Des baleines

Un lynx se léchant la patte

Un bison se roulant dans la boue

Des lémuriens de Madagascar

Des ours du Canada.

Toutes prises par Alain Mafart.

Trente ans après la mort de Fernando Peirera

Celui qui avait été nageur de combat décidait de consacrer les jours qui lui restaient à la photographie animalière.

Je repense à ce qu'écrivait Colette : « Les êtres auxquels un mal progressif mesure le temps disent tout haut : "je suis pressé", tout bas : "je suis poursuivi". »

Les époux Turenge, ayant commis l'acte.

« Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône bien au-dessus des étoiles divines. Je siégerai en roi sur la montagne de l'assemblée des dieux, aux confins du septentrion. Je monterai au sommet des nuages, je serai semblable au Très-Haut. » (*Ancien Testament, Livre d'Isaïe*)

Cette image aussi qui vient se superposer à la première : celle des époux Ceausescu, les corps pliés, recroquevillés, agenouillés, lui en écharpe et costume gris, le genou prêt à toucher le sol, disparaissant dans les pans du manteau, elle avec sa jupe chamois, le chemisier à fleur, le chignon défait – une tenue de dimanche matin, les vêtements élégants des vieux couples qui savent qu'il faut être prêt pour se rendre à la messe ou être vu au vêpres. Je vois le couple de ces vieillards fragiles, depuis quatre mille ans ils tombaient dans l'abîme.

J'entends aussi la voix de Marelle, la fille de Pereira, cette voix qui pourrait dire « POURQUOI INTERPELLER LE SILENCE DE QUI NE PEUT RÉPONDRE ? »

Quelque chose du renversement d'un destin qui fait basculer l'acte.

L'un fuit parce qu'il est pressé.

L'autre s'échappe de peur d'être poursuivi.

« Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fond ; car il est menteur et le père du mensonge » (*Nouveau testament, Évangile selon Jean*).

Je deviens celui que j'ai tué.

Je prends la place du mort.

Me voilà roi.

Ainsi Satan, révolté, ange déchu, se crut autorisé à prendre la place de Dieu.

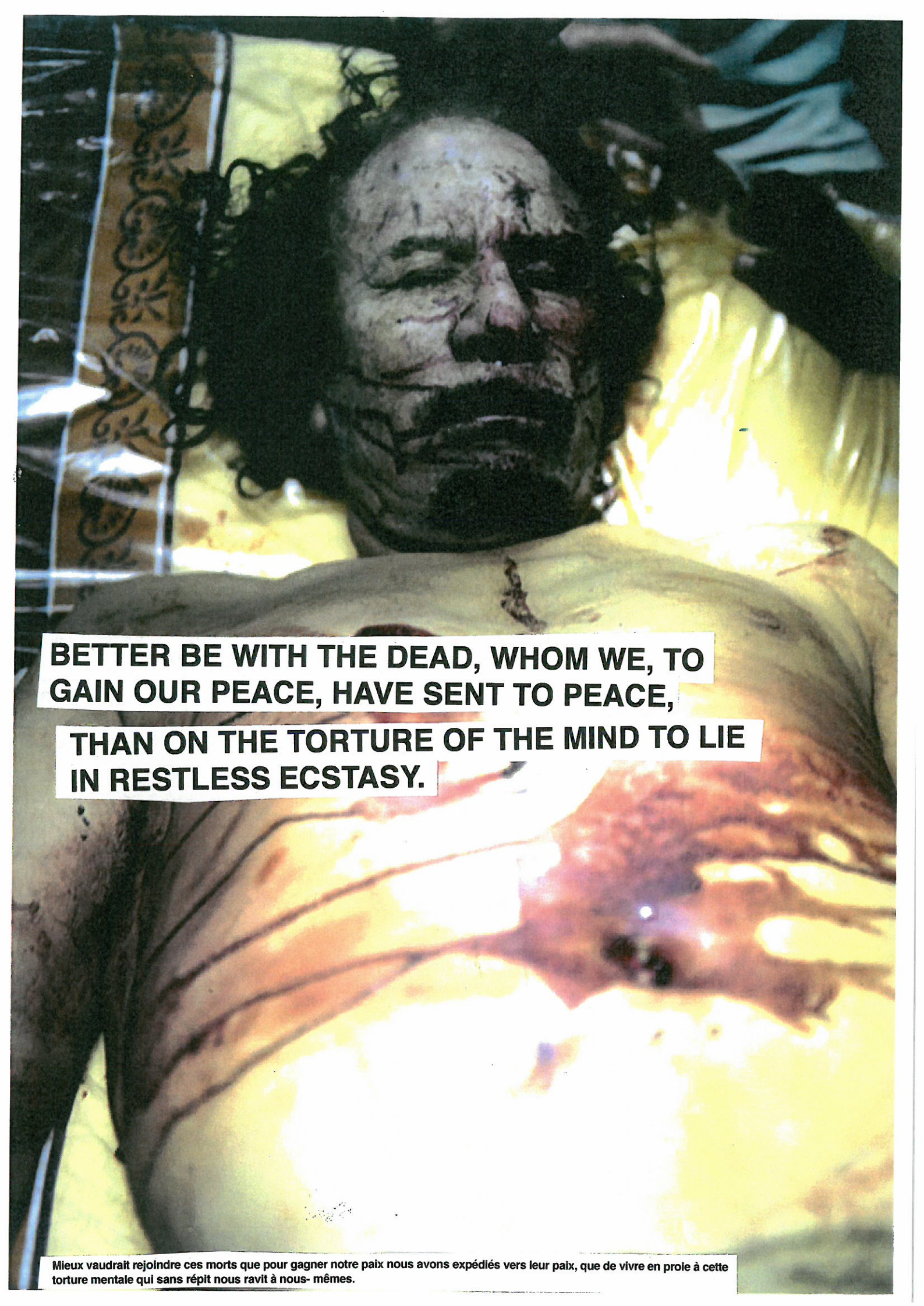
J'essaye d'imaginer la vie du Colonel Alain Mafart avant que le procès ne révèle son identité. De l'imaginer dans des gestes quotidiens. Quand il faisait les courses. Quand il se lavait les dents. Quand il allait boire le café chez sa mère. Quand il massait les pieds de sa compagne. Quand il emmenait sa nièce se promener dans un parc. Quand il riait avec sa voisine. Quand il se moquait du temps gris et des nuages. Quand il allait pisser avec des amis sur les cendres encore chaude. Quand il avait trop mangé et qu'une fatigue lourde pesait sur tout son corps. Quand il était là où personne ne savait. Quand il oubliait lui-même qui il était et ce qu'il avait fait.

Je vois Macbeth jouant la comédie du roi pendant le banquet d'intronisation. S'efforçant de tenir son rôle, pour lui d'abord, pour les autres ensuite.

Cette science de la duplicité. Ce savoir du double visage. Ce formidable pouvoir d'être à soi-même son double. D'être à soi-même la fiction que l'on voudrait croire.

Cette effrayante séparation, proprement diabolique – si le diable, *dia-bolè*, est bien ce qui sépare – entre deux visages de l'homme. Et l'horreur qui s'insinue dans le battement de ces deux destins.

Parce que le crâne d'un homme est souvent trop étroit pour qu'y grandissent deux mondes.



**BETTER BE WITH THE DEAD, WHOM WE, TO
GAIN OUR PEACE, HAVE SENT TO PEACE,
THAN ON THE TORTURE OF THE MIND TO LIE
IN RESTLESS ECSTASY.**

Mieux vaudrait rejoindre ces morts que pour gagner notre paix nous avons expédiés vers leur paix, que de vivre en proie à cette torture mentale qui sans répit nous ravit à nous- mêmes.



Entrer en lice

*

Lice. Du francisque "lîstja" qui signifiait "barrière".

1. Espace entouré de palissades où se déroulaient les tournois, les joutes au Moyen Âge. *Descendre, rentrer dans la lice, en lice; quitter la lice; combattants en lice.*

2. Champ d'action. Lieu, situation où l'on s'affronte à d'autres personnes, à quelque chose. Synon. *arène.*

*

14h, cet après-midi. Sur scène : une arène blanche en toile. « Come fate into the list ». Et voici qu'est là l'enceinte, l'arène des apparitions. Entrer en lice. Qui sera toujours entrer en combat.



14h, cet après-midi. Sur scène : le cercle de bois. The wooden « O », le « O » de bois dont Elsa Rooke parlait lors de sa tribune du 10 janvier et à l'occasion de laquelle elle citait le prologue de *Henri IV* :

*Cette arène pour combats de coqs peut-elle contenir
Les vastes champs de France ?
Ou pouvons-nous faire entrer
Dans ce O de bois les casques
Qui semaient l'effroi dans l'air d'Azincourt ?
Oh ! Pardonnez : puisqu'un chiffre tout rond peut,
Placé en queue, signifier un million,
Souffrez que nous, qui sommes des zéros à côté de ce grand nombre,*

*Travaillons sur les forces de votre imagination.
Supposez que dans l'enceinte de ces murs
Sont maintenant enfermées deux puissantes monarchies
Dont les fronts altiers dressés l'un contre l'autre
Sont séparés par l'océan étroit et périlleux.
Suppléez à nos imperfections par vos pensées :
Divisez chaque soldat en mille,
Et créez une armée imaginaire.
Figurez-vous, quand nous parlons de chevaux, que vous les voyez
Imprimer leurs fiers sabots dans le sol qui les porte.(trad. JM. Déprats)*



**THE TIME HAS BEEN, MY SENSES WOULD HAVE
COOL'D TO HEAR A NIGHT-SHRIEK; AND MY FELL
OF HAIR WOULD AT A DISMAL TREATISE ROUSE
AND STIR AS LIFE WERE IN'T**



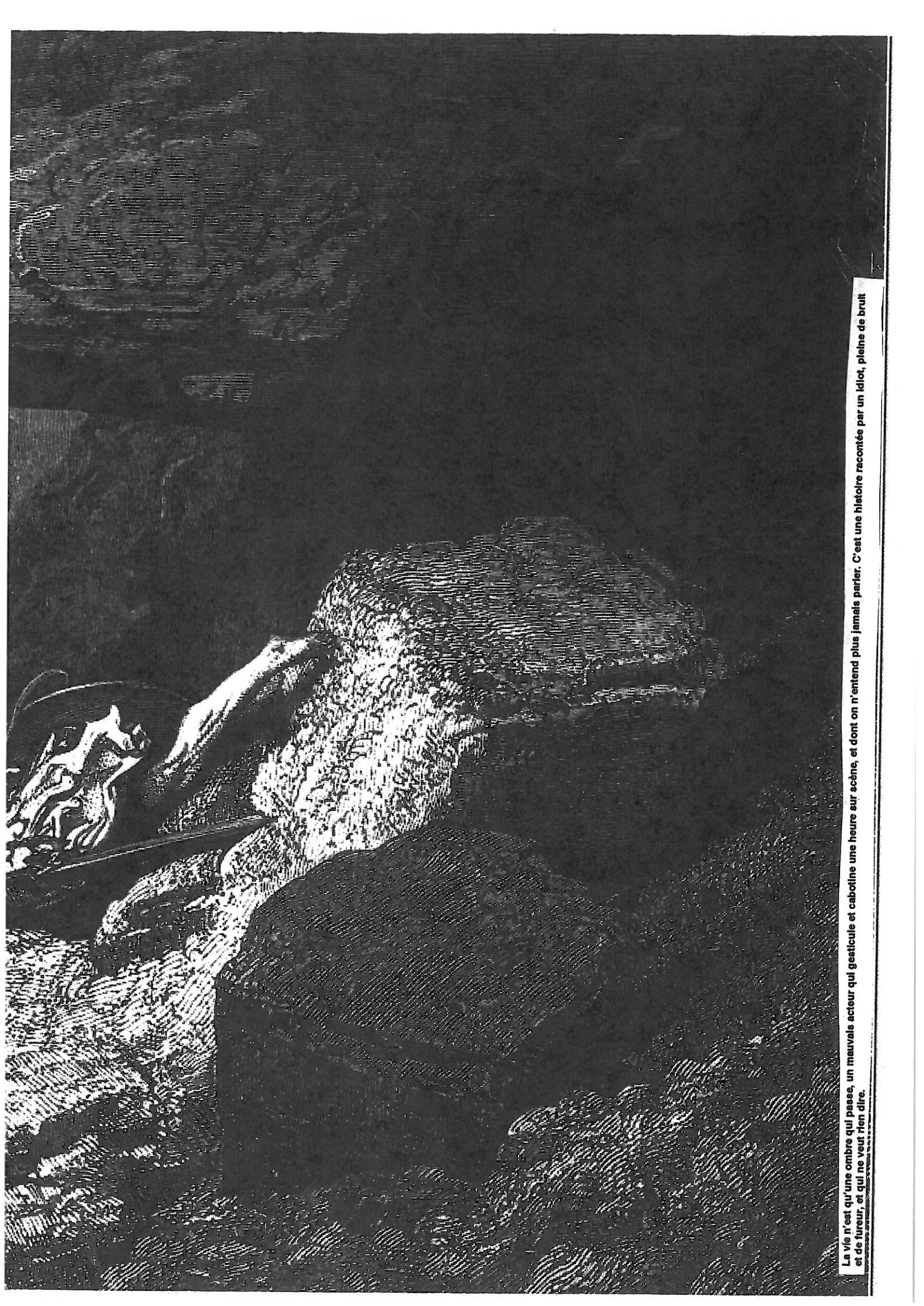
Fut un temps, un hurlement dans la nuit aurait glacé mes sens, un récit d'épouvante aurait fait dresser mes cheveux comme s'ils étaient vivants.

I HAVE ALMOST FORGOT THE TASTE OF FEAR



LIFE'S BUT A WALKING SHADOW, A POOR PLAYER THAT STRUTS AND
FRETS HIS HOUR UPON THE STAGE AND THEN IS HEARD NO MORE;
IT IS A TALE TOLD BY AN IDIOT, FULL OF SOUND AND FURY,
SIGNIFYING NOTHING





La vie n'est qu'une ombre qui passe, un mauvais acteur qui gesticule et cabotine une heure sur scène, et dont on n'entend plus jamais parler. C'est une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne veut rien dire.

John Milton, Le Paradis perdu

Soudain au-dessus du lac l'archange dresse sa puissante stature ; de sa main droite et de sa main gauche, les flammes repoussées en arrière écartent leurs pointes aiguës, et, roulées en vagues, laissent au milieu une horrible vallée. Alors, ailes déployées, il dirige son vol en haut, pesant sur l'air sombre, qui sent un poids inaccoutumé, jusqu'à ce qu'il s'abatte sur la terre aride, si la terre était ce qui toujours brûle d'un feu solide, comme le lac brûle d'un liquide feu. Telles apparaissent dans leur couleur (lorsque la violence d'un tourbillon souterrain a transporté une colline arrachée du Pelore ou des flancs déchirés du tonnante Etna), telles apparaissent les entrailles combustibles et inflammables qui, là concevant le feu, sont lancées au Ciel par l'énergie minérale à l'aide des vents, et laissent un fond brûlé, tout enveloppé d'infection et de fumée : pareil fut le sol de repos que toucha Satan de la plante de ses pieds maudits. Béalzébut, son compagnon le plus proche, le suit, tous deux se glorifiant d'être échappés aux eaux Stygiennes, comme des dieux, par leurs propres forces recouvrées, non par la tolérance du Suprême Pouvoir.

" Est-ce ici la région, le sol, le climat, dit alors l'archange perdu, est-ce ici le séjour que nous devons changer contre le Ciel, cette morne obscurité contre cette lumière céleste ? Soit ! puisque celui qui maintenant est souverain peut disposer et décider de ce qui sera justice. Le plus loin de lui est le mieux, de lui qui, égalé en raison, s'est élevé au-dessus de ses égaux par la force. Adieu, champs fortunés où la joie habite pour toujours ! Salut, horreurs ! salut, monde infernal ! Et toi, profond Enfer, reçois ton nouveau possesseur. Il t'apporte un esprit que ne changeront ni le temps ni le lieu. L'esprit est à soi-même sa propre demeure ; il peut faire en soi un Ciel de l'Enfer, un Enfer du Ciel. Qu'importe où je serai, si je suis toujours le même et ce que je dois être, tout, quoique moindre que celui que le tonnerre a fait plus grand ? Ici du moins nous serons libres. Le Tout-Puissant n'a pas bâti ce lieu pour nous l'envier ; il ne voudra pas nous en chasser. Ici nous pourrions régner en sûreté ; et, à mon avis, régner est digne d'ambition, même en Enfer ; mieux vaut régner dans l'Enfer que servir dans le Ciel.

" Mais laisserons-nous donc nos amis fidèles, les associés, les copartageants de notre ruine, étendus, étonnés, sur le lac d'oubli ? Ne les appellerons-nous pas à prendre avec nous leur part de ce manoir malheureux, ou, avec nos armes ralliées, à tenter une fois de plus s'il est encore quelque chose à regagner au Ciel ou à perdre dans l'Enfer ? "

Ainsi parla Satan, et Béalzébut lui répondit ;

" Chef de ces brillantes armées qui par nul autre que le Tout-Puissant n'auraient été vaincues, si une fois elles entendent cette voix, le gage le plus vif de leur espérance au milieu des craintes et des dangers, cette voix si souvent retentissante dans les pires extrémités, au bord périlleux de la bataille quand elle rugissait, cette voix, signal le plus rassurant dans tous les assauts, soudain elles vont reprendre un nouveau courage et revivre, quoiqu'elles languissent à présent, gémissantes et prosternées sur le lac de feu, comme nous tout à l'heure assourdis et stupéfaits : qui s'en étonnerait, tombées d'une si pernicieuse hauteur ! "

CITATION DU JOUR

MACBETH

[...]

Rather than so, come fate into the list.
And champion me to the utterance!
(Shakespeare, *Macbeth*, III, 1)

MACBETH

[...] Pour ne pas voir ça
je suis prêt à en découdre avec toi, Destin : je t'attends dans l'arène.
(trad. Julie Etienne & Joris Lacoste pour le Théâtre Permanent)

MACBETH

[...] Ah ! plutôt que cela – viens, Destin, dans la lice
Et défie-moi jusqu'au bout.
(trad. Pierre Jean Jouve)

MACBETH

[...] Cela, jamais.
Entre en lice, destin, soit le héraut
D'un combat à outrance.
(trad. André Markowicz)

MACBETH

[...] Ah, non, plutôt
Entre en lice, fatalité, que je te défie
Au combat à outrance !
(trad. Yves Bonnefoy)

MACBETH

[...] Descends plutôt, Destin, dans la carrière, et combats-moi jusqu'à la mort !...
(trad. Maurice Maeterlinck)

MACBETH

[...] Ah ! viens plutôt dans la lice, fatalité, et jette moi un défi à outrance !...
(trad. François-Victor Hugo)

[116]

Le mythe de Sisyphe.
Essai sur l'absurde. (1942)

L'homme absurde

LA CONQUÊTE

Retour à la table des matières

« Non, dit le conquérant, ne croyez pas que pour aimer l'action, il m'ait fallu désapprendre à penser. Je puis parfaitement au contraire définir ce que je crois. Car je le crois avec force et je le vois d'une vue certaine et claire. Méfiez-vous de ceux qui disent : « Ceci, je le sais trop pour pouvoir l'exprimer. » Car s'ils ne le peuvent, c'est qu'ils ne le savent pas ou que, par paresse, ils se sont arrêtés à l'écorce.

Je n'ai pas beaucoup d'opinions. A la fin d'une vie, l'homme s'aperçoit qu'il a passé des années à s'assurer d'une seule vérité. Mais une seule, si elle est évidente, suffit à la conduite d'une existence. Pour moi, j'ai décidément quelque chose à dire sur l'individu. C'est avec rudesse qu'on doit en parler et, s'il le faut, avec le mépris convenable.

Un homme est plus un homme par les choses qu'il fait que par celles qu'il dit. Il y en a beaucoup que je vais taire. Mais je crois fermement [117] que tous ceux qui ont jugé de l'individu l'ont fait avec beaucoup moins d'expérience que nous pour fonder leur jugement. L'intelligence, l'émouvante intelligence a pressenti peut-être ce qu'il fallait constater. Mais l'époque, ses ruines et son sang nous comblent d'évidences. Il était possible à des peuples anciens, et même aux plus récents jus-

qu'à notre ère machinale, de mettre en balance les vertus de la société et de l'individu, de chercher lequel devait servir l'autre. Cela était possible d'abord, en vertu de cette aberration tenace au cœur de l'homme et selon quoi les êtres ont été mis au monde pour servir ou être servis. Cela était encore possible parce que ni la société ni l'individu n'avaient encore montré tout leur savoir-faire.

J'ai vu de bons esprits s'émerveiller des chefs-d'oeuvre des peintres hollandais nés au mur des sanglantes guerres de Flandre, s'émouvoir aux oraisons des mystiques silésiens élevés au sein de l'affreuse guerre de Trente Ans. Les valeurs éternelles surmagent à leurs yeux étonnés au-dessus des tumultes séculiers. Mais le temps depuis a marché. Les peintres d'aujourd'hui sont privés de cette sérénité. Même s'ils ont au fond le cœur qu'il faut au créateur, je veux dire un cœur sec, il n'est d'aucun emploi, car tout le monde et le saint lui-même est mobilisé. Voilà peut-être ce que j'ai senti le plus profondément. À chaque forme avortée dans les tranchées, à chaque trait, métaphore ou prière, broyé sous le [118] fer, l'éternel perd une partie. Conscient que je ne puis me séparer de mon temps, j'ai décidé de faire corps avec lui. C'est pourquoi je ne fais tant de cas de l'individu que parce qu'il m'apparaît dérisoire et humilié. Sachant qu'il n'est pas de causes victorieuses, j'ai du goût pour les causes perdues : elles demandent une âme entière, égale à sa défaite comme à ses victoires passagères. Pour qui se sent solidaire du destin de ce monde, le choc des civilisations a quelque chose d'angoissant. J'ai fait mienne cette angoisse en même temps que j'ai voulu y jouer ma partie. Entre l'histoire et l'éternel, j'ai choisi l'histoire parce que j'aime les certitudes. D'elle du moins, je suis certain et comment nier cette force qui m'écrase ?

Il vient toujours un temps où il faut choisir entre la contemplation et l'action. Cela s'appelle devenir un homme. Ces déchirements sont affreux. Mais pour un cœur fier, il ne peut y avoir de milieu. Il y a Dieu ou le temps, cette croix ou cette épée. Ce monde a un sens plus haut qui surpasse ses agitations ou rien n'est vrai que ces agitations. Il faut vivre avec le temps et mourir avec lui ou s'y soustraire pour une plus grande vie. Je sais qu'on peut transiger et qu'on peut vivre dans le

A. CAMUS, LE MYTHE DE SISYPHE

siècle et croire à l'éternel. Cela s'appelle accepter. Mais je répugne à ce terme et je veux tout ou rien. Si je choisis l'action, ne croyez pas que la contemplation me soit comme une terre inconnue. Mais elle ne peut tout me [119] donner, et privé de l'éternel, je veux m'allier au temps. Je ne veux faire tenir dans mon compte ni nostalgie ni amertume et je veux seulement y voir clair. Je vous le dis, demain vous serez mobilisé. Pour vous et pour moi, cela est une libération. L'individu ne peut rien et pourtant il peut tout. Dans cette merveilleuse disponibilité vous comprenez pourquoi je l'exalte et l'écrase à la fois. C'est le monde qui le broie et c'est moi qui le libère. Je le fournis de tous ses droits.



*

Les conquérants savent que l'action est en elle-même inutile. Il n'y a qu'une action utile, celle qui referait l'homme et la terre. Je ne referai jamais les hommes. Mais il faut faire « comme si ». Car le chemin de la lutte me fait rencontrer la chair. Même humiliée, la chair est ma seule certitude. Je ne puis vivre que d'elle. La créature est ma patrie. Voilà pourquoi j'ai choisi cet effort absurde et sans portée. Voilà pourquoi je suis du côté de la lutte. L'époque s'y prête, je l'ai dit. Jusqu'ici la grandeur d'un conquérant était géographique. Elle se mesurait à l'étendue des territoires vaincus. Ce n'est pas pour rien que le mot a changé de sens et ne désigne plus le général vainqueur. La grandeur a changé de camp. Elle est dans la protestation et le sacrifice sans avenir. Là encore, ce n'est point par goût de la défaite. La victoire serait souhaitable. Mais [120] il n'y a qu'une victoire et elle est éternelle. C'est celle que je n'aurai jamais. Voilà où je bute et je m'accroche. Une révolution s'accomplit toujours contre les dieux, à commencer par celle de Prométhée, le premier des conquérants modernes. C'est une revendication de l'homme contre son destin : la revendication du pauvre n'est qu'un prétexte. Mais je ne puis saisir cet esprit que dans son acte historique et c'est là que je la rejoins. Ne croyez pas cependant que je m'y complaise : en face de la contradic-



*

tion essentielle, je soutiens mon humaine contradiction. J'installe ma lucidité au milieu de ce qui la nie. J'exalte l'homme devant ce qui l'écrase et ma liberté, ma révolte et ma passion se rejoignent alors dans cette tension, cette clairvoyance et cette répétition démesurée.

Oui, l'homme est sa propre fin. Et il est sa seule fin. S'il veut être quelque chose, c'est dans cette vie. Maintenant, je le sais de reste. Les conquérants parlent quelquefois de vaincre et surmonter. Mais c'est toujours « se surmonter » qu'ils entendent. Vous savez bien ce que cela veut dire. Tout homme s'est senti l'égal d'un dieu à certains moments. C'est ainsi du moins qu'on le dit. Mais cela vient de ce que, dans un éclair, il a senti l'étonnante grandeur de l'esprit humain. Les conquérants sont seulement ceux d'entre les hommes qui sentent assez leur force pour être sûrs de vivre constamment à ces hauteurs et dans la pleine conscience de cette grandeur. [121] C'est une question d'arithmétique, de plus ou de moins. Les conquérants peuvent le plus. Mais ils ne peuvent pas plus que l'homme lui-même, quand il le veut. C'est pourquoi ils ne quittent jamais le creuset humain, plongeant au plus brûlant dans l'âme de révolutions.

Ils y trouvent la créature mutilée, mais ils y rencontrent aussi les seules valeurs qu'ils aiment et qu'ils admirent, l'homme et son silence. C'est à la fois leur dénuement et leur richesse. Il n'y a qu'un seul luxe pour eux et c'est celui des relations humaines. Comment ne pas comprendre que dans cet univers vulnérable, tout ce qui est humain et n'est que cela prend un sens plus brûlant ? Visages tendus, fraternité menacée, amitié si forte et si pudique des hommes entre eux, ce sont les vraies richesses puisqu'elles sont périssables. C'est au milieu d'elles que l'esprit sent le mieux ses pouvoirs et ses limites. C'est à-dire son efficacité. Quelques-uns ont parlé de génie. Mais le génie, c'est bien vite dit, je préfère l'intelligence. Il faut dire qu'elle peut être alors magnifique. Elle éclaire ce désert et le domine. Elle connaît ses servitudes et les illustre. Elle mourra en même temps que ce corps. Mais le savoir, voilà sa liberté.

Nous ne l'ignorons pas, toutes les Eglises sont contre nous. Un cœur si tendu se dérobe à l'éternel [122] et toutes les Eglises, divines ou politiques, prétendent à l'éternel. Le bonheur et le courage, le salaire ou la justice, sont pour elles des fins secondaires. C'est une doctrine qu'elles apportent et il faut y souscrire. Mais je n'ai rien à faire des idées ou de l'éternel. Les vérités qui sont à ma mesure, la main peut les toucher. Je ne puis me séparer d'elles. Voilà pourquoi vous ne pouvez rien fonder sur moi : rien de dure du conquérant et pas même ses doctrines.

Au bout de tout cela, malgré tout, est la mort. Nous le savons. Nous savons aussi qu'elle termine tout. Voilà pourquoi ces cimetières qui couvrent l'Europe et qui obsèdent certains d'entre nous, sont hideux. On n'embellit que ce qu'on aime et la mort nous répugne et nous lasse. Elle aussi est à conquérir. Le dernier Carrara, prisonnier dans Padoue vidée par la peste, assiégée par les Vénitiens, parcourait en hurlant les salles de son palais désert : il appelait le diable et lui demandait la mort. C'était une façon de la surmonter. Et c'est encore une marque de courage propre à l'Occident que d'avoir rendu si affreux les lieux où la mort se croit honorée. Dans l'univers du révolté, la mort exalte l'injustice. Elle est le suprême abus.

D'autres, sans transiger non plus, ont choisi l'éternel et dénoncé l'illusion de ce monde. Leurs cimetières sourient au milieu d'un peuple de fleurs et d'oiseaux. Cela convient au conquérant et lui donne l'image claire de ce qu'il a [123] repoussé. Il a choisi au contraire l'entourage de fer noir ou la fosse anonyme. Les meilleurs parmi les hommes de l'éternel se sentent pris quelquefois d'un effroi plein de considération et de pitié devant des esprits qui peuvent vivre avec une pareille image de leur mort. Mais pourtant ces esprits en tirent leur force et leur justification. Notre destin est en face de nous et c'est lui que nous provoquons. Moins par orgueil que par conscience de notre condition sans portée. Nous aussi, nous avons parfois pitié de nous-mêmes. C'est la seule compassion qui nous semble acceptable : un sentiment que peut-être vous ne comprenez guère et qui vous semble peu viril.

Pourtant ce sont les plus audacieux d'entre nous qui l'éprouvent. Mais nous appelons virils les lucides et nous ne voulons pas d'une force qui se sépare de la clairvoyance.

C'est pas à vous qu'on parle

(Extraits d'un entretien avec Gwenaël Morin
réalisé hier soir pendant la représentation)

Barbara Métais-Chastanier. J'ai l'impression qu'avec l'apparition du fil, et de ses symboles suspendus, tu fais rentrer le destin par la fenêtre alors qu'on pouvait croire qu'il avait pris la porte avec la mise à distance et le jeu avec une dimension méta-théâtrale sur lesquelles repose en partie la mise en scène...

Gwenaël Morin. Le fil à signes – cet espèce de fil à linge où apparaissent les symboles – ce n'est qu'une manière de réactiver le dispositif de projection. Il y a un soleil, une lune, des symboles clairement identifiés comme signes théâtraux, indiquant le jour et la nuit, mais ce sont également des signes cosmiques. Macbeth, c'est quelqu'un qui regarde les étoiles : il va s'allonger pour se reposer, il médite sur ce qu'il vient de dire, ce qu'il vient d'entendre, et il découvre un poignard dans les étoiles. Et c'est dans la mesure où l'on fait de faux soleils et de fausses lunes, de faux corbeaux et de fausses étoiles, que le poignard devient plus réel. C'est le réel qui devient symbolique et pas l'inverse. Le poignard devient un symbole de poignard et pas l'inverse.

Macbeth se donne un destin qui est plus grand que lui. Il reconnaît son destin dans les signes de l'univers. Quelle arrogance de l'être humain d'ailleurs dans cette volonté de lire les signes et de penser qu'ils lui sont adressés. Cela me fait penser à cette blague que rapporte Olivier Py dans *Le Visage d'Orphée* : il y a marqué dans le ciel « Qui êtes vous ? » en lettres de feu et toute la planète s'organise, dans un même élan universel, pour répondre en grandes lettres de feux : « Nous sommes les habitants de la terre ». Alors, apparaît en grandes lettres de feu dans le ciel « C'est pas à vous qu'on parle. » Voilà, Macbeth c'est celui qui croît comme un forcené que le « Qui êtes-vous ? » lui est adressé. Pour lui, tout fait signe comme tout fait sens.

Barbara Métais-Chastanier. Tous les ambitieux et les pseudos-élus seraient donc des paranoïaques ?

Gwenaël Morin. Il y a quelque chose de paranoïaque dans cette propension forcenée à vouloir que tout fasse sens, quand il faudrait rester humble par rapport au réel. C'est une manière de ne pas regarder la réalité en face que de voir du sens partout. C'est une manière de chercher à en apaiser le scandale. Parce que paradoxalement on ne peut pas s'empêcher d'en produire, y compris sur scène. Alors qu'avec Shakespeare, on est contraint en permanence de ne pas raisonner, de ne pas écraser les signes pour le laisser apparaître comme tel.

Barbara Métais-Chastanier. Et par rapport, par exemple, à un Tartuffe qu'on pourrait également qualifier de figure d'ambitieux, quelle figure d'ambitieux serait Macbeth ?

Gwenaël Morin. Il est clair que ce n'est pas un Tartuffe, l'ambition chez lui est...

Barbara Métais-Chastanier. Sociale ?

Gwenaël Morin. Oui l'ambition est sociale. On découvre l'ambition dans le petit théâtre du monde, dans les fictions de la société. Alors que chez Macbeth, l'ambition est... Je ne sais pas... C'est complexe.

Barbara Métais-Chastanier. Il me semble qu'elle prend une dimension cosmique chez Shakespeare. C'est presque une lecture métaphysique du drame de l'ambition, tu ne crois pas ?

Gwenaël Morin. Métaphysique, peut-être, ce qui est sûr c'est que la pièce déploie une forme d'irresponsabilité, une irresponsabilité presque totale. Macbeth se croit missionné. C'est une manière pour Shakespeare de se moquer de ceux qui ont la foi, de ceux qui s'auto-persuadent d'être élus et d'avoir été nommés par des signes adressés à eux seuls.

(Gwenaël Morin retourne voir quelques scènes de l'Acte IV, au bout de quelques minutes, il revient dans la cuisine).

Barbara Métais-Chastanier. Pendant que tu étais dans la salle, j'ai repensé au trajet du personnage de Macbeth dans la pièce. La transformation de Macbeth en Satan, sous l'égide de Seyton, me semble très liée à ce dont on parle. Satan, c'est celui qui a péché par orgueil, celui qui est puni de s'être cru différent, pour s'être senti autorisé à obtenir des privilèges. Je repensais à ce vers de *Paradise Lost* de John Milton : « Mieux vaut régner en enfer, qu'obéir au paradis ». Quelque part, Macbeth construit cet enfer où il pourra régner...

Gwenaël Morin. Oui, comme Macbeth était le plus grand guerrier, Satan était l'ange le plus lumineux. Macbeth c'est tout à la fois Satan et Prométhée. Celui qui a voulu défier les dieux. La figure héroïque chez les grecs devient problématique pour les chrétiens. Mais paradoxalement on n'a pas la sensation que Macbeth est fautif. Ce n'est pas comme Tartuffe, il est excusé par la pièce. Il y a une grande fragilité.

Barbara Métais-Chastanier. On n'est donc pas dans une lecture morale.

Gwenaël Morin. Non. C'est ce qui rend le personnage beaucoup plus attachant et plus complexe. Par rapport à la réputation de la pièce, j'ai le sentiment que son orgueil est comme racheté par sa fragilité.

LE THEATRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Mercredi 15 janvier 2014

Atelier de transmission :

Une personne à l'atelier de transmission que Maxime Roger et Natalie Royer animent. Ils font travailler la participante sur le rôle de Lennox. Malgré le peu de participants, l'atelier dure tout de même trois heures.

Répétition :

La répétition commence par des retours sur la représentation de la veille. Il est décidé de ne pas retravailler des scènes mais de peaufiner les raccords.

Raccord de l'arrivée de Duncan au château de Macbeth à Inverness.

Travail sur la lecture de la lettre par Lady Macbeth. On demande à Virginie Colemyn de lire la lettre en la gardant haut devant son visage. Lady Macbeth devient une figure plus érotisée. Discussion sur la dimension pornographique du corps sans tête. Le corps sans tête est le corps livré. Or, le visage, et qui plus est le regard, est ce qui construit une relation éthique à l'autre.

La répétition met en évidence le paradoxe du travail de metteur en scène. Il ne s'agit pas toujours de mettre en œuvre des certitudes théoriques concernant le texte, mais dans certains cas de chercher ce qui sur scène pourrait faire écho au texte avec justesse.

Représentation : 57 personnes

Chronique du hall : Beaucoup de monde ce soir ! Une anecdote rapportée par Barbara : « Une femme ronchonne quand je lui tends le journal : « Bof, ça parle de trucs bizarres ce journal, jamais du spectacle. » Heureusement, un autre me demande comment faire pour tout acheter... Ouf ! ».

Chronique de la représentation :

Le rideau fait l'objet de plus de jeu. Il devient clair que le rideau ne doit pas être considéré comme un moyen de produire de l'illusion mais seulement comme un outil dramaturgique qui sépare les espaces.

La diction des vers est moins scandée -mais toujours aussi rythmée- et ne se fait plus à jardin sur une chaise. Les parties chantées créent encore une pause dans l'action mais sont devenues plus audibles. Beaucoup de raccords sont plus clairs : « Mes mains sont de la même couleur que les tiennes » est dit à un moment où les deux acteurs ont les mains rougies, Macbeth garde contre lui sa couronne et son sceptre lors de la scène des assassins, Lady Macbeth rit de Macbeth qui joue son rôle et on comprend mieux le jeu qui se trame dans le couple.

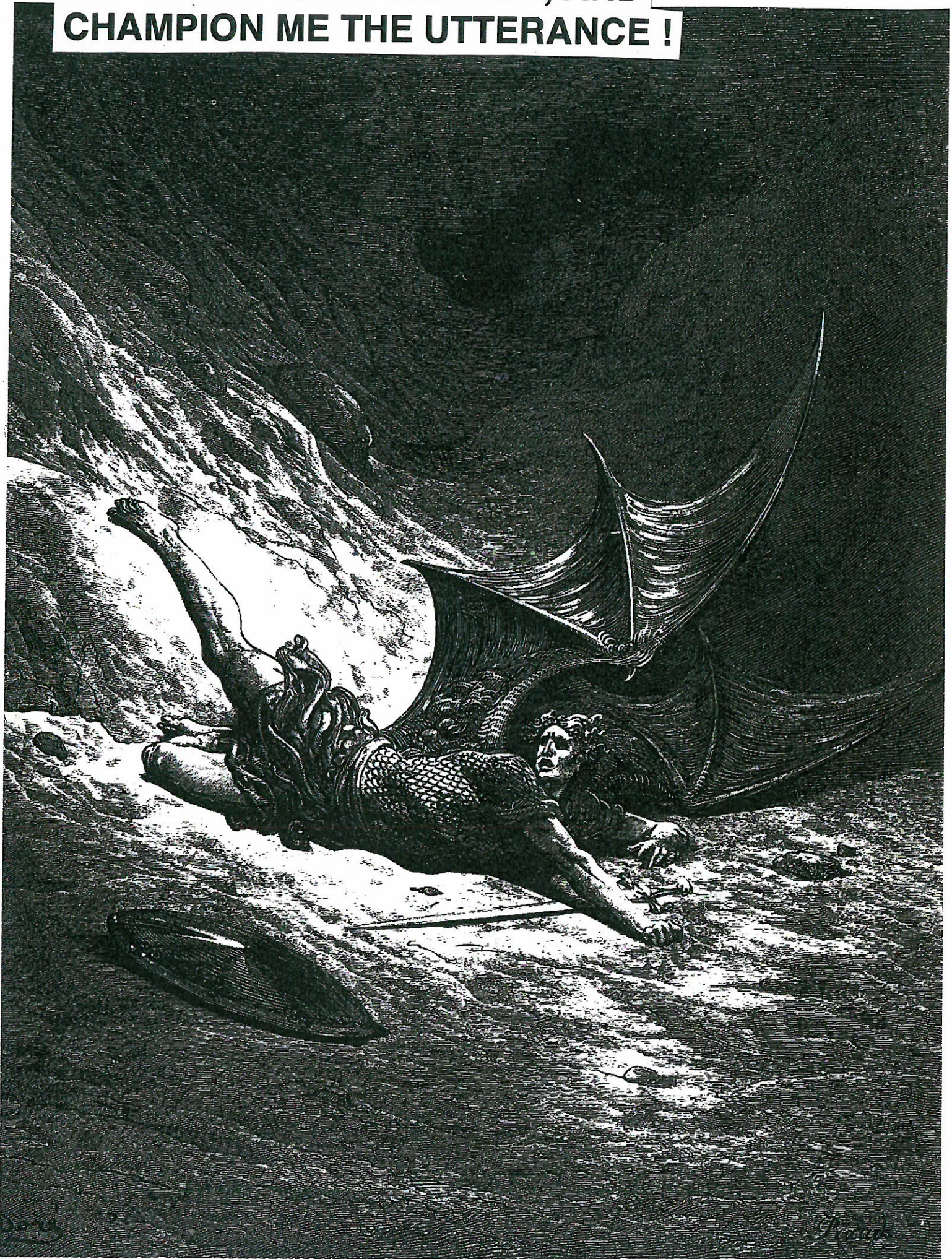
On sent cependant une baisse de rythme sur la fin.

Chronique du public :

Ce soir, le public, nombreux est particulièrement réactif. Quelques boutades émergent du public lors de la découverte des sorcières par Banquo et Macbeth. La plus grande réactivité du public entre en écho avec l'accentuation du jeu avec le public qui est plus touché par les « fuites » de la représentation, « steak de serpent rassis et poil de chauve souris ».

Camille Khoury

**COME FATE INTO THE LIST, AND
CHAMPION ME THE UTTERANCE !**



je suis prêt à en découdre avec toi, Destin : je t'attends dans l'arène.